

L'arbre (extrait)

Pierre Lefebvre

Volume 47, numéro 1 (267), février 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32888ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lefebvre, P. (2005). L'arbre (extrait). *Liberté*, 47(1), 66–78.

L'arbre (extrait)

Pierre Lefebvre

Ma grand-mère pourtant, au contraire de cet homme, a vécu une vie où la musique jouait un certain rôle, c'est-à-dire qu'elle s'est tout de même, quelquefois, assise à son piano, qu'il y a quand même eu, comme je l'ai déjà dit, et c'est là une chose dont j'ai été témoin, cet épisode des voix, ce moment donc où elle les entendait sans relâche, l'insulter. Je sais aussi qu'elles lui dictaient parfois des numéros de téléphone qu'elle s'empressait de noter puis de composer, mais jamais, lorsque à l'autre bout on répondait, elle ne savait qui demander, elle suppliait seulement l'homme ou la femme qui répondait de la laisser tranquille. On peut bien sûr, et on l'a fait, juste imputer la chose à la sénilité, mais il y a quand même eu le reste, entre autres toute une série de manies autour de saint Antoine de Padoue dont elle apposait l'effigie sur presque tout ce qu'elle possédait, soit sa table de cuisine, sa lampe et sa télévision, ses portes d'armoire, ses manteaux, ses chapeaux, ses sacs à main, enfin la liste serait longue, et surtout laborieuse, le peu de choses qui nous étaient dites à ce sujet est qu'elle croyait que ces bouts de tissus, censés avoir touché, c'était écrit à leur verso, un morceau de la vraie croix du Christ, protégeaient les objets sur lesquels on les appliquait. Une telle manie, bien sûr, je sais, de même qu'une certaine morbidité qui lui faisait souligner avec plus de conviction l'anniversaire de décès des morts que celui de la naissance des vivants, font un bien pauvre fonds de commerce, comme disent les Français, et ce, même si on y ajoute une crise de sénilité, pour déclarer, comme je le fais, qu'elle était atteinte de folie. La seule chose certaine que je puisse au fond affirmer au sujet de ma grand-mère est qu'elle m'apparaissait, et m'apparaît encore aujourd'hui, comme une femme friable et en fait effritée. C'est peut-être cette friabilité, plus que tout autre chose, qu'elle m'a en vérité léguée, *mon caractère, tout, tout se*

brisera, et ma folie consiste peut-être bien à croire que m'affranchir de cette impression-là ne réussirait en rien à me rendre sain, que pour ma part tenter d'échapper à ce mal, à ce que je ne peux appeler que mon patrimoine, ne parviendrait pas à me rendre sain, à me sauver de la folie, mais uniquement à m'exiler de celle-ci et de ma famille, comme si ce départ, cette fuite, ne pouvait faire de moi qu'une âme en peine, un esprit arraché à sa cosmogonie, un fantôme, somme toute, mais sans lieu à hanter.

De là, peut-être, la fascination que j'éprouve pour Herisau, de même que pour Waldeau, dans lequel j'entends toujours Walden, de même que pour Rodez aussi, bien qu'il soit peu probable que pour ma part je finisse par me rendre un jour dans l'un ou l'autre de ces lieux mythiques. J'échouerais bien plutôt, vraisemblablement, à Louis-Hippolyte-Lafontaine, bien que ce soit là en vérité un lieu qui tout à la fois me répugne et m'inquiète, et ce d'abord parce qu'il est incertain, de même que confus, son appellation surtout me fait horreur, elle m'emplit aussi de honte, il me vient parfois à l'esprit que sa seule évocation est une raison suffisante pour vraiment devenir fou, ou à tout le moins dépressif. L'entendre, le dire, le lire me semble, oui, suffisant pour sombrer véritablement dans la neurasthénie de même que dans la mélancolie, j'entends ici la véritable, c'est-à-dire la clinique. Louis-Hippolyte-Lafontaine, en effet, c'est là une chose que l'on sait tout autant qu'on l'oublie, n'a pas toujours porté ce nom, penser à son apparition me ramène toujours en mémoire des visions d'emmurés vivants, je ne peux m'empêcher de penser que ce nom n'est pas tant un nom qu'un rapt, ou même un viol, ou à tout le moins un bâillon, c'est-à-dire un tissu, j'ai envie de dire de mensonges, plaqué sur une bouche afin d'en étouffer le chant, les propos et les cris. Ce que je tente de dire ici, c'est que Louis-Hippolyte-Lafontaine est à l'appellation ce que le parâtre est au père. L'exemple qui me vient tout de suite à l'esprit est celui du pasteur protestant dans *Fanny et Alexandre*, bien qu'il serait sans doute plus juste d'évoquer Claudius, parce que Claudius n'est pas que parâtre, il est aussi parricide, enfin

plus exactement fratricide, il se trouve à la place du père parce qu'il a tué ce dernier, et l'on commencera peut-être maintenant à le comprendre, ce n'est pas à Louis-Hippolyte-Lafontaine que je rêve d'aller, mais à Saint-Jean-de-Dieu.

C'est sans aucun doute enfantin, mais Jacques Ferron, dans mon rêve, est toujours vivant. Il approche sans doute les 80 ans, mais est tout de même en grande forme, et travaille donc encore là, même si ce que j'ai en réalité envie de dire, c'est qu'il y officie. Voilà sans doute la raison pour laquelle j'aime imaginer que j'arrive là au cœur d'un beau dimanche après-midi. Jacques Ferron se trouve sur les marches extérieures de l'entrée principale et, au sortir de la voiture qui m'y a emmené, je serais, bien sûr, incapable de ne pas penser à ce passage des *Promenades avec Robert Walser* de Seeling, où Walser lui raconte les détails de son arrivée à Waldeau. Ce que Walser raconte à Seeling, c'est qu'il avait commis, à cette époque, quelques tentatives de suicide chaque fois avortées et *Pour finir*, enfin c'est ce qu'en rapporte Seeling, *ma sœur Lisa m'a amené à l'hospice de Waldeau. Devant le portail de cet établissement je lui ai demandé : « Tu crois que c'est la solution ? » En guise de réponse, elle observa le silence. Que pouvais-je faire d'autre qu'entrer ? Et c'est précisément à cette phrase-là, à cette question-là que je ne pourrais m'empêcher de penser, très souvent même je me la remémore quand je ne pense à rien en buvant un café, ou encore en marchant seul sur la rue, comme s'il s'agissait là d'un de mes vers préférés, Que pouvais-je faire d'autre qu'entrer ?* Jacques Ferron, donc, à mon arrivée, me tend les bras, il a un sourire ironique mais en même temps tout empli d'affection et j'ai l'impression d'être le fils prodigue qui est enfin de retour. C'est le tout début du printemps, il reste de grosses plaques de neige sur le terrain et le gazon est encore brun, jaunâtre par endroits, et ce qui nous semble étrange, en vérité, c'est de pouvoir sortir dehors en souliers. Jacques Ferron, lui, ne porte même pas de manteau. Il n'a que sa chienne blanche de médecin par-dessus son veston et je suis là, devant lui, un peu intimidé. Comme je ne bouge pas,

il s'approche de moi et me prend le bras comme on le fait parfois avec les vieux amis et m'invite à le suivre, et c'est ainsi qu'à son bras je passe le seuil de l'asile de Saint-Jean-de-Dieu. Nous marchons comme ça un peu, sans rien dire, je suis mal à l'aise parce que Jacques Ferron a demandé à un infirmier de prendre ma valise et puis soudain, pour briser le silence, Jacques Ferron me demande *Êtes-vous content d'être arrivé?* Puis, avant même que je puisse lui répondre, il me dit aussi *Nous avons bien connu votre frère Ernst, c'était un homme charmant.* J'attends un petit peu avant de répondre, puis je lui dis *Oui, je suis content d'être arrivé* et, comme c'est là une chose que j'ai répétée toute ma vie, je lui dis aussi, mécaniquement, que *Oui, mon frère était un homme charmant* et enfin je lui dis combien je trouve dommage que cet endroit ne s'appelle plus Saint-Jean-de-Dieu. Je n'oserais peut-être pas le faire, mais ce que j'aimerais aussi lui dire à ce moment-là, c'est combien l'appellation Louis-Hippolyte-Lafontaine, comme je l'ai déjà dit, m'écoeure, bien que ce ne soit peut-être pas là un mot que j'utiliserais devant lui. Je lui parlerais aussi de Claudius, et du pasteur du film de Bergman, et peut-être aussi de la marâtre d'Aurore l'enfant martyr, d'une part parce que celle-ci a certainement plus marqué notre culture que Shakespeare et Bergman réunis, mais aussi parce que la belle-mère d'Aurore, bien que ce soit sans aucun doute discutable, me semble beaucoup mieux illustrer les rapports qu'entretiennent Saint-Jean-de-Dieu et Louis-Hippolyte-Lafontaine.

La belle-mère d'Aurore, en effet, tout comme Claudius et le pasteur, je le sais bien, n'est pas tant une nouvelle mère qu'une absence de mère. C'est là une chose que j'avancerais parce qu'il me semble que dans le film, à chaque fois qu'on la voit, ce n'est pas tant sa présence qu'on nous montre que l'absence de la mère. La belle-mère d'Aurore, c'est ce que je dirais à Jacques Ferron, est en quelque sorte un masque, elle obstrue le visage de la mère, mais plus encore, à nos yeux tout comme à ceux d'Aurore, il lui est impossible de se transformer en véritable visage, c'est-à-dire

que la belle-mère, dans le récit, est à jamais condamnée à n'être qu'un écran, ou même un trou, mais comment dire, opaque. Louis-Hippolyte-Lafontaine, c'est ce que je dirais donc à Jacques Ferron, n'est, ne peut être, en vérité, que l'absence de Saint-Jean-de-Dieu, c'est-à-dire qu'il est lui aussi, et ne saurait être, autre chose qu'un trou, qu'un gouffre et un abîme dans lesquels on ne peut que tomber sans arrêt, et ce, parce que cette appellation est sans fond, c'est-à-dire sans fondements.

Ce que je dirais aussi à Jacques Ferron, enfin ce que j'aimerais être capable de lui dire, c'est que c'est là ce qui me fait mal quand j'entends prononcer le nom de Louis-Hippolyte-Lafontaine, c'est-à-dire que cette absence de fondements, cette absence d'assises me rend malade, parce que c'est là une appellation qui non seulement ne fait que masquer l'appellation Saint-Jean-de-Dieu, mais qui de surcroît masque, et tente d'étouffer, ce qui est bien plus grave, les fondements même de Saint-Jean-de-Dieu, c'est-à-dire donc la suite des raisons, des événements, de même que les sensibilités qui ont fait que ce lieu a fini par porter ce nom. Ce que proclame, en fait, Louis-Hippolyte-Lafontaine, c'est que les fondements de Saint-Jean-de-Dieu ne sont que des insignifiances et qu'ils ne possèdent aucune véritable valeur. C'est même son mépris et sa haine pour chacune des couches sédimentaires qui ont peu à peu forgé ce nom-là qu'il clame par sa seule présence, et ce que je préciserais à Jacques Ferron pour essayer d'en finir avec cette question-là, c'est que je me suis peut-être emporté quand j'ai affirmé plus tôt que Louis-Hippolyte-Lafontaine était une appellation sans fondements, parce que ses fondations sont précisément sa haine, sa honte et son mépris pour les fondements de l'appellation qui l'a précédé.

Ce qui s'éteint avec Saint-Jean-de-Dieu, et c'est bien là tout ce que désire Louis-Hippolyte-Lafontaine, c'est le récit de ce qui a amené ce nom à nommer, en cette province, ce qu'il nommait, et ce que je tenterais de dire à Jacques Ferron, parce que j'aurais peur que ce ne soit pas très clair, c'est qu'il n'y a que le nom d'origine qui

se trouve en ce monde gorgé de toutes les strates d'un récit, c'est-à-dire qu'il n'y a que ce nom que l'on puisse presser comme un fruit afin de voir ses diverses origines jaillir comme du jus et ce que je finirais par dire à Jacques Ferron, c'est qu'il me vient même parfois à l'esprit que ceux et celles qui ont officié à ce rebaptême n'éprouvaient pas seulement du dégoût pour le sens de ce récit, mais que c'est en fait la notion même de sens qui les écœure, et là j'oserais dire ce mot devant Jacques Ferron, de même que celui de pérennité, et dès lors, peu importe ce qu'ils peuvent bien tenter de dire pour leur défense, c'est encore et toujours leur mépris pour le nom d'origine et l'origine du nom qu'ils ne font que clamer.

Jacques Ferron, qui n'aurait à peu près rien dit pendant tout ce temps-là, me dirait, enfin j'aime l'imaginer, *Mais, calmez-vous un peu. C'est là une chose qu'il me dirait tout doucement, en me pressant, mais à peine, l'avant-bras, et je pense que je commencerais, à ce moment-là, à me sentir un peu perdu, c'est-à-dire que je réaliserais qu'il me serait déjà impossible, à travers le dédale des corridors, de retrouver par moi-même la sortie, et ce serait-là, de manière étrange peut-être, quelque chose qui me rassurerait. Je ne sais pas trop si Jacques Ferron me tiendrait encore le bras, ou si je ne ferais que ressentir l'écho de la pression de sa main qui serait maintenant dans la poche de sa chienne, ou encore le long de son corps, mais il me dirait de sa voix douce, elle aussi, à la limite peut-être d'être douceuse, Je vous comprends très bien. Il y a en effet, comme vous le dites, une grande tristesse à se dire que l'asile de Saint-Jean-de-Dieu n'est plus aujourd'hui tout à fait, enfin, je conçois qu'on puisse, comme vous le faites, en éprouver de l'amertume et du dépit, mais avez-vous déjà réalisé à quel point Louis-Hippolyte-Lafontaine, et c'est là une chose qui a dû échapper à ceux qui ont avalisé ce choix, est un nom tout compte fait idéal pour un tel lieu ? Lafontaine, en effet, je veux dire l'homme, est, bien qu'il ne soit pas à proprement parler un saint, j'entends le mot dans son sens premier, en ce sens qu'il n'a*

pas, que je sache, été canonisé, enfin Lafontaine, donc, pourrait être considéré, puisqu'il est, avec Alec Baldwin à l'origine de l'union du Haut et du Bas-Canada, comme le véritable saint patron des schizophrènes et de tous ceux dont la conscience d'eux-mêmes est plus ou moins littéralement scindée en deux.

Jacques Ferron, je pense, comme pour répondre à mon silence, parce que je ne dirais rien, me ferait une espèce de sourire narquois, puis me dirait *Essayez de vous reposer un peu*, parce qu'on serait à ce moment-là arrivés devant la porte de ma chambre, enfin, comme je préfère le penser, devant celle de ma cellule, parce qu'ainsi la chose évoque comme je l'ai déjà dit, à la fois le cloître et le condamné, le moine et la prison, de même que la cellule familiale, et l'infirmier, qui ne dirait toujours rien, déposerait ma valise par terre et sortirait un gros trousseau de clefs qui me rappellerait celui que j'avais quand je travaillais au pensionnat du Très-Saint-Nom-de-Marie. Il ouvrirait la porte et pousserait, avec son pied, la valise dans la chambre, je veux dire la cellule, et me ferait signe d'y entrer. Jacques Ferron me dirait *Je vous laisse, j'ai d'autres patients à voir* et il me serrerait la main en me disant, en tous cas je l'espère, *Au revoir, à bientôt*. J'entrerais tout seul dans ma chambre qui serait ma cellule, et pendant que je serais là à regarder les murs et le lit et la fenêtre, j'entendrais l'infirmier, derrière moi, qui referme la porte. Je ne sais pas trop combien de temps je resterais comme ça, debout, à ne rien faire d'autre que de me rendre compte que je me trouve là. Je finirais sans doute par m'installer plus ou moins comme il faut sur mon lit, parce que je ne sais pas s'il y aurait dans ma chambre une chaise, ou encore un fauteuil, je ne sais même pas si j'aurais droit à une table de chevet, et je regarderais, sans même m'en rendre compte, le plafond.

Je ne sais pas ce que je ferais, ni combien de temps je resterais comme ça, je pense que j'essayerais peut-être, même si je sais qu'il ne serait pas là, de répondre à Jacques Ferron que

l'union, comme on le sait, du Haut et du Bas-Canada n'a pas été, à proprement parler, une véritable union, qu'elle a plutôt été, il y a un tel plaisir à le ressasser, un peu semblable à celui qu'on éprouve à peser sur une plaie pour en voir sortir le pus, de même qu'une telle incapacité à s'extirper de ce ressassement, qu'il devient parfois difficile, si ce n'est impossible, de savoir ce que l'on sait en réalité à ce sujet, enfin je lui dirais que cette union s'est plutôt avérée une scission, de même, et peut-être davantage, qu'une révélation, je l'entends presque comme une apparition de la Vierge, parce que si celle-ci a donné aux Britanniques un véritable lieu, elle a plutôt laissé aux Canadiens un sentiment de dérobadie, je l'entends ici au sens où Henri Verne l'emploie quand il écrit, dans presque tous les *Bob Morane*, que le sol s'est dérobé sous les pieds de Bob Morane, bien qu'en réalité, ça ait plutôt été les Canadiens qui se sont dérobés au sol, et ce que je tenterais d'expliquer, c'est que, pour les Canadiens, les deux territoires ne se sont pas additionnés, qu'ils se sont plutôt soustraits, et ce que cette soustraction leur révèle, c'est leur incapacité toute nue à être là, c'est leur impossibilité foncière à s'enfoncer dans le sol, c'est-à-dire que ce qu'il leur est indéniablement montré à ce moment-là, c'est leur impuissance à se trouver ailleurs qu'à la surface des choses et de leur territoire, leur incapacité à pénétrer.

C'est peut-être là une chose qui me ferait rire, ou en tout cas sourire, et qui en même temps me rendrait un peu triste, comme si toujours ce qui avait trait à la province de Québec s'avérait à la fois risible et douloureux. La chose à laquelle cette incapacité à pénétrer me ferait penser, et j'aurais hâte de le dire à Jacques Ferron, c'est à une phrase de Hans Weinmann qui affirme, dans un de ses livres intitulé *Du Canada au Québec*, que *l'administration de la Nouvelle-France ne savait pas à quel saint se vouer pour attacher au sol tous les soi-disant paysans, qui refusaient d'habiter le pays et le parcouraient tels des vagabonds*. C'est peut-être naïeux, mais ce qui me reviendrait à la mémoire à ce moment-là, c'est la face de Fesse Parker, et la chanson, bien sûr, du

générique de *Daniel Boone*, et peut-être que je la chantonnerais aussi, *Le couteau à la main il fait son chemin, en parcourant l'Amérique, il n'a peur de rien, car il connaît bien les ruses des Indiens, Daniel Baulne, c'est son nom !* parce que Daniel Boone, semble-t-il, je ne sais plus où j'ai lu ça, s'appelait en fait Daniel Baulne, c'était un Canadien, et j'espérerais seulement avoir la présence d'esprit de me souvenir de dire à Jacques Ferron, la prochaine fois que je le verrais, que coureur des bois m'a toujours fait penser, même si c'est là un terme tombé en désuétude, à coureur de jupons. Je ne sais pas si c'est là quelque chose qui l'amuserait, mais je lui dirais, pour étoffer, que dans les deux cas on fait face à une propension à ne pas se fixer, si ce n'est même à ne pas pouvoir le faire. Ainsi donc, si l'union du Haut et du Bas-Canada permet aux Britanniques de s'arrimer au sol canadien, ce qui apparaît à ce moment-là de l'autre côté du miroir, c'est toute la splendeur de l'incapacité des Canadiens, qui bientôt deviendront Canadiens-français, à prendre possession, ne serait-ce qu'au niveau symbolique, de ce sol.

Le coureur des bois est celui qui n'est nulle part et partout à la fois, c'est celui qui refuse d'être confiné à un territoire donné, parce que ce qu'il désire, au contraire, c'est s'y perdre, c'est de ne pas encadrer le lieu qu'il parcourt, j'ai parfois l'impression que c'est à force d'être parqués dans des réserves que la majorité des autochtones ont fini par choisir comme interlocuteur privilégié les *Canadians*, parce que la donnée première de ce lieu où nous sommes, en ce qui a trait à tout le moins à la présence européenne et plus précisément française, est d'abord et avant tout un insatiable désir de perdition, ou en tout cas de perte. Les coureurs de jupons ne laissent pas d'enfants, tout au plus essaient-ils des bâtards, c'est-à-dire des archipels de sans-nom, une descendance non cartographiée mais aussi non cartographiable. Est-ce la peur de ce désir de perte, la crainte de ce qui ne porte pas de nom qui a donné naissance à toutes les hagiographies voulant que les Canadiens-français aient toujours été de bons paysans respectueux, soit

donc des enracinés, du monde vivant non seulement par la racine mais également pour la racine, des enchaînés pour de bon à la terre, vivant au milieu des cadastres, pour ne pas dire des cadastres ? Est-ce la même peur, au fond, qui provoque en moi l'envie, le désir, le rêve de me retrouver un jour à Hérisau ? Est-ce là ce qui nous pousse à inscrire dans tous les dépliants touristiques que Québec est la seule ville fortifiée d'Amérique du Nord ? Jacques Godbout, même si je sais que ce n'est pas nécessairement une référence, rêve aussi, plus ou moins, autour de la même chose, ou enfin a déjà rêvassé autour, c'est-à-dire que François dans *Salut Galarneau !* éprouve lui aussi ce désir, il se fait quand même ériger, vers la fin du roman, une enceinte autour de sa maison, quatre murs sans issue, je ne sais plus aujourd'hui s'ils sont en brique, ou en ciment, ou en béton, tout comme je ne sais plus si François y demeure, en dernier, enfermé ou non pour de bon, je me dirais qu'il faudrait que je demande à Jacques Ferron s'il s'en souvient parce qu'hier soir j'ai essayé de relire les trente dernières pages du roman pour m'en assurer, mais j'en ai été, je dois le dire, incapable, tout ça me semblait tellement laborieux, et peut-être même en vérité grossier, non pas au sens de vulgaire, mais bien au sens premier, soit donc de mauvaise qualité, brut, commun, rudimentaire, qu'au bout d'à peu près une dizaine de pages, je n'en pouvais plus. Le fait que cette œuvre occupe une telle place dans nos lettres permet à lui seul de mesurer l'ampleur du désastre dans lequel nous patageons dans cette province, bien que pour se reconforter, on puisse toujours se demander ce qu'il serait en réalité advenu de ce texte si les cégéps n'avaient pas existé et artificiellement moussé sa survivance, mais enfin, peu importe, bien qu'il importe quand même un peu, parce que c'est dans cette écologie littéraire que je vis, ma langue maternelle c'est ça, et j'ai peur que si Jacques Ferron se trouvait à mes côtés dans la cellule à ce moment-là, il me conseillerait encore de me calmer, peut-être m'encouragerait-il même à prendre un léger sédatif, mais je refuserais, je dirais *Non, merci*, je lui dirais plutôt, parce que je ne sais pas trop jusqu'à quel point je me trouverais,

à ce moment-là, en position de refuser les conseils d'un médecin, *D'accord mais attendez que je finisse de dire ce que je veux vous dire à propos de Baldwin et de Lafontaine, c'est quand même vous qui tout à l'heure m'avez entraîné sur ce terrain-là.* Ce que j'aimerais beaucoup à ce moment-là, ce serait de voir Jacques Ferron lever les yeux au ciel, en une façon de me dire *Bon, allez-y,* et moi, content comme un enfant à qui on permettrait de se coucher un peu plus tard que d'habitude, je lui dirais que c'est quand même dans ce Canada-là, dans celui qui a résulté de l'union-scission de Lafontaine et Baldwin que les Britanniques ont peu à peu commencé à devenir des *Canadians*, faisant des Canadiens, des Canadiens-français, c'est-à-dire pas plus des Canadiens que des Français, et encore moins à la fois les uns et les autres, comme si là aussi, l'ajout débouchait sur du vide, du vent et de l'absence. Avant même que Jacques Ferron ait le temps de me dire quoi que ce soit, je lui dirais que, dans un livre qui s'intitule *Brève histoire des Canadiens-français*, Yves Frenette date l'apparition du terme un peu après 1820, ce qu'il dit c'est que *pour se distinguer, les élites francophones commencèrent, après 1820, à s'appeler « Canadiens-français », faisant ainsi ressortir leur particularité linguistique,* et ce que je dirais finalement à Jacques Ferron, c'est que pour que cette particularité-là ressorte, il a bien fallu qu'une autre, mais laquelle, se retire.

Qui est celui qui le premier l'a dit, qui est celui qui avant tous les autres s'est trouvé assez tourmenté pour se sentir forcé de signifier dans son nom même sa vacuité, comment le dire, nationale, ou enfin culturelle, puisque dorénavant, dans cette province, on n'entend plus dans les dérivatifs de nation que tout ce qui se rapporte au fascisme, qui est celui qui, avant tous les autres, a biffé de notre vocabulaire le vocable de Canadien, et ce, d'une manière non seulement irrémédiable mais peut-être bien surtout prophétique, puisque le Canadien-français était sur le point, presque bientôt d'un point de vue historique, d'être lui-même biffé par le Québécois, qui lui-même, bientôt, puisqu'on ne cesse de

nous dire que l'histoire s'accélère, se retrouvera sans doute, au train où vont les choses, enseveli sous le Québécois francophone qui émerge déjà, chaque appellation traînant à chaque fois avec elle le cadavre de la précédente et faisant de chacune d'elles des lieux hantés où il est impossible de trouver le repos.

Quand, en mars 1976, Saint-Jean-de-Dieu est de manière officielle rebaptisé Louis-Hippolyte-Lafontaine, le vocable de Québécois gagne de plus en plus de terrain dans l'espace public et privé. Or, ce qui pousse le Québécois, à ce moment-là, à se renommer et à renommer du même coup un nombre extraordinaire de lieux et d'institutions de sa province — il est dit dans un document de la Commission de toponymie, rédigé par un homme s'appelant Jean Poirier, et que j'ai trouvé un soir en niaisant sur *Google*, il est dit, donc, qu'en 1977, la Commission de géographie changeait elle-même de nom pour devenir plutôt la Commission de toponymie qui, dès l'année suivante, et je cite, *se voyait par la Charte de la langue française confier des devoirs et des pouvoirs considérablement élargis par rapport à l'ex-Commission de géographie*, la même année ainsi, Saint-Paul-L'Hermite — chacun, je crois, a son exemple préféré — devient Ville Le Gardeur —, et je ne sais à quel point j'exagère ce vent de rebaptême, mais ce que je ne peux m'empêcher de penser, c'est que la force qui pousse le Québécois à rejouer, de manière plus ou moins fantasmée, l'épisode de la Genèse où Adam est chargé par Dieu de nommer animaux et plantes du paradis est la même force obscure qui a contraint le Canadien à se renommer Canadien-français, et le Canadien-français à lui-même se renommer Québécois, à cette différence près que, pour le Québécois, la chose est beaucoup plus maligne, ce n'est donc pas uniquement lui-même qu'il renomme mais aussi ses villages, ses ponts et ses institutions, comme s'il tentait de se convaincre que ce qui s'impose à lui est en vérité un phénomène qu'il contrôle et génère, qu'au contraire donc du Canadien, et surtout du pauvre Canadien-français qu'il méprise tant, il se trouve, lui, en pleine

possession de ses moyens, alors que le possédé, en vérité, c'est encore lui.

Jacques Ferron, qui ne serait pas là, me dirait *Maintenant soyez sage* et me tendrait le léger sédatif. Peut-être aurait-il aussi, pendant que je lui parlais, préparé un verre d'eau. Je mettrais le léger sédatif dans ma bouche, même si j'aime aussi m'imaginer que Jacques Ferron me le déposerait sur la langue comme on le faisait et le fait encore parfois, lors de l'eucharistie, puis je prendrais une gorgée d'eau, en me disant peut-être que c'est du vin, et je l'avalerai. Jacques Ferron me dirait à ce moment-là *Reposez-vous maintenant, ne vous inquiétez plus* et je commencerais à m'assoupir et finalement je dormirais comme je ne l'ai pas fait depuis longtemps.